

FILION, Gérard, *Fais ce que peux. En guise de mémoires.*  
Montréal, Boréal, 1989. 384 p. 24,95 \$.

Xavier Gélinas

---

Volume 43, numéro 2, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304796ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304796ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gélinas, X. (1989). Compte rendu de [FILION, Gérard, *Fais ce que peux. En guise de mémoires.* Montréal, Boréal, 1989. 384 p. 24,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(2), 260–262. <https://doi.org/10.7202/304796ar>

FILION, Gérard, *Fais ce que peux. En guise de mémoires*. Montréal, Boréal, 1989. 384 p. 24.95\$

C'est avec impatience que les historiens de notre siècle attendaient que Gérard Filion publiât ses mémoires. *Fais ce que peux* ne les décevra pas.

Doit-on présenter l'auteur? Né dans le Bas-Saint-Laurent en 1909, Gérard Filion a été un personnage marquant de l'après-guerre et de la Révolution tranquille. Il n'y aura guère de chercheurs qui ne trouveront leur profit à la lecture de ces souvenirs, tant ont été variés les champs d'activité de leur auteur. Leur énumération complète serait fastidieuse: l'Union catholique des cultivateurs (UCC), *Le Devoir*, la Société générale de financement, la Commission Parent, Marine Industrie, le Conseil de presse du Québec... C'est dire si Gérard Filion a frayé dans maints milieux et la valeur de son témoignage.

Tour à tour serein ou truculent, l'auteur recrée pour nous les scènes de sa vie. Il insiste à juste titre sur son enfance rurale et dépeint son coin de pays avec émotion et fierté, mais aussi avec une dérision salutaire qui accompagne tout l'ouvrage. L'époque héroïque de l'École des Hautes études commerciales nous est contée, de même que l'aventure des Jeune-Canada et celle du Bloc populaire.

À cet égard, nous nous permettrons de reprocher à l'auteur son laconisme sur les événements entourant le départ d'André Laurendeau du Bloc et son

entrée au *Devoir*, en 1947. Le tout est expédié en un maigre paragraphe et on eût souhaité, d'un témoin comme lui, qu'il se fût montré plus prolixe. L'auteur craindrait-il d'attenter à la mémoire de Laurendeau, entouré aujourd'hui d'une sorte d'aura posthume? Il ne facilite pas la tâche du chercheur en tenant voilées les circonstances troubles de cet incident.

Gérard Filion nous fait cheminer le long du duplessisme, de la Révolution tranquille et de ses avatars. Son jugement sur le «Cheuf», honnête et mesuré, acquiert tout son poids lorsqu'on se rappelle la lutte qui lui fut menée au *Devoir*. Au chapitre des absolutions, il convient de mentionner celle accordée aux clercs, à diverses reprises. Qu'ils aient oeuvré au sein de l'UCC, des syndicats, des caisses populaires ou de l'enseignement, l'auteur estime que le Québec contemporain leur doit une fière chandelle. Il ne tait pas leurs empiétements, mais il tance durement les technocrates qui les ont évincés. On reconnaît la griffe du polémiste à son jugement sur les acquis de la Révolution tranquille:

Durant pratiquement vingt ans, soit de 1960 à 1980, la société québécoise a vécu «sur la brosse», au propre et au figuré. On réinventait la roue, on réparait ce qui n'était pas brisé, on démolissait ce qui n'était pas fini de construire. Et au-dessus de tout ce gâchis, des gouvernements faibles, hésitants, froussards: un Daniel Johnson affaibli par la maladie, habile à balayer la poussière sous le tapis, un Jean-Jacques Bertrand redondant et gaffeur, un Robert Bourassa en culottes courtes, finassant avec tout le monde pour finalement se retrouver avec tout le monde sur le dos. Dans une société sur la «baloune», pas surprenant que l'école se soit livrée à sa part de folies (p. 339).

Heureusement pour nos contemporains, la prose de Gérard Filion n'est pas toujours aussi gaillarde! Nonobstant ces rares sautes d'humeur, nos yeux se réjouiront de la galerie des personnalités que l'auteur a fréquentées, d'Olivar Asselin à Jacques Parizeau, en passant par Joseph Charbonneau et... Alexis Kossyguine. Les portraits ne sont pas la partie la moins réussie de *Fais ce que peux*.

Le style de l'auteur est sûr, à la fois riche et limpide. Gérard Filion émaille son texte de régionalismes savoureux qui font bon ménage avec d'exquis imparfaits du subjonctif. Nous ne nous ferons pas faute de louer le labeur de l'ex-directeur du *Devoir* et la minutie de ses correcteurs du Boréal. Quelques scories leur ont malgré tout échappé. L'usage commande d'éviter l'assonance de «tragico-comique» (p. 36), et déconseille l'octroi aux disparus du titre de civilité («monsieur» ou «madame»; p. 156, 162, 209 et 219 entre autres). «Dilettante» ne compte qu'un seul «l» (p. 114) et «Notre-Dame-de-Grâce» ne mérite pas, au sens toponymique s'entend, le «s» final qu'on y met (p. 235). Tant «année-lumière» (p. 140) que «lieutenant-gouverneur» (p. 267) réclament un trait d'union. L'auteur commet des fautes courantes en

employant «démystifier» (p. 102) dans le sens de «démystifier» et en inversant les deuxième et troisième lettres d'«aréopage» (p. 122 et 284). Paul Desrochers agissait comme «garde-chiourme» de Robert Bourassa, non comme «garde-chiourne» (p. 327). Il semble que l'on emploie «Inouk», au lieu de «Inuit» (p. 233), lorsque ce nom est au singulier. Signalons enfin deux anglicismes regrettables: «support» (p. 167) pour «appui» et «erratique» (p. 216) pour «excentrique» ou «imprévisible».

Les erreurs de fait, même minimes, n'ont pas droit de cité dans *Fais ce que peux*. On pardonnera à Gérard Filion d'avoir oublié que la seconde partie de la phrase qu'il attribue à Pic de la Mirandole, «de omni re scibili, et quibusdam aliis» (p. 347), est apocryphe, et d'avoir situé l'hebdomadaire de Lionel Bertrand, *La Voix des Mille-Iles*, à Saint-Jérôme plutôt qu'à Saint-Thérèse (p. 360). En dépit de ces peccadilles, il mérite nos félicitations pour la fidélité de ses remémorations.

Nous ne saurions recommander trop vivement la lecture des souvenirs de Gérard Filion. L'auteur a su éviter le piège du plaidoyer *pro domo* et nous lègue un trésor tant anecdotique qu'historique.

Département d'histoire  
Université de Montréal

XAVIER GÉLINAS